Le monde commenté déjà pensé chez Philippe Muray

(Complément à la chronique « Désensabler Philippe Muray »)

Le jour de ses obsèques, le 8 mars 2006, à Notre-Dame-des-Champs, on n'a pas appelé Philippe Muray par son nom. Le prêtre n'a prononcé ni son prénom ni son patronyme : il était « le défunt ». Je tiens cette scène pour la scène primitive de ce que j'appelle le monde commenté, c'est-à-dire le passage du *tu* au *il*, d'un monde que l'on *habite* et auquel on s'adresse à un monde dont on *parle*, neutralisé par la glose. L'homme à qui l'on parlait devient celui dont on parle ; la liturgie elle-même, qui est adresse par excellence, se fait commentaire. Muray avait noté dans son journal, le 4 octobre 1978 : « Je ne suis pas d'ici, que je n'oublie jamais cette horreur, cette menace de finir par être d'ici. » Il refusait, au fond, de devenir une troisième personne.

Bien des traits de son œuvre annoncent ce diagnostic. D'abord sa méthode : « Il suffit de citer textuellement pour caricaturer. » Cela suppose un monde qui sécrète lui-même son propre commentaire, au point qu'il suffit de le lui rendre pour qu'il s'effondre. *Après l'Histoire* est d'ailleurs bâti, de son propre aveu, à partir des anecdotes de l'actualité, mais aussi « à partir des commentaires médiatiques que ces anecdotes suscitaient ». Sa matière première, c'était déjà la glose.

Ensuite, sa formule sur l'engagement : s'il n'existe plus d'« écrivains engagés », c'est qu'ils le sont tous devenus. Transposée, elle donne presque ma thèse : s'il n'y a plus de critique, c'est que tout le monde commente. Muray ajoutait que la civilisation qui commence protège la « subversion » en la faisant entrer dans le quantitatif, que toutes les critiques qu'elle favorise se ressemblent, et que c'est par là qu'on les distingue de « la vraie critique toujours isolée ». On ne saurait mieux décrire la submersion. Enfin, son analyse de l'oxymore festif, qui sert à « se protéger du démenti » et à « interdire tout contre-discours », dit exactement comment fonctionne le commentaire généralisé : il absorbe d'avance sa propre contradiction, puisque la contestation n'y est jamais qu'un commentaire de plus.

Le point de jonction le plus profond est théologique. Muray pensait tout à partir de l'Incarnation, du Verbe fait chair qui noue l'esprit et le corps, la chute et la rédemption, le bien et le mal. Le monde commenté en serait l'inversion exacte : la chair s'y fait verbiage. L'événement ne se produit plus, il est glosé ; le corps ne se donne plus, il est décrit. C'est ce que j'appelle le cancer d'un logos qui a perdu sa Parole. Muray y aurait reconnu une forme de ce qu'il nommait, à propos de Baudrillard, « le mystère de la désincarnation ». Il est mort avant l'essor des réseaux sociaux, et Anne Sefrioui regrette de n'avoir pu l'entendre à leur sujet. On peut supposer qu'il y aurait vu le moment où le commentaire cesse d'être une profession pour devenir une condition, et où chacun devient le Homais de son propre fil d'actualité. Il suffit de voir, au soir d'une journée de troubles, les bilans et les verdicts se disputer les écrans avant même que la fumée soit retombée : on ne regarde plus l'événement, on regarde son commentaire.

Mais il faut dire aussi où Muray résiste, et c'est peut-être le plus instructif. Selon mes propres critères, il serait un suspect : pendant des années, il a été chroniqueur, tenancier de bloc-notes, commentateur de commentaires. Il l'aurait sans doute reconnu en ricanant, et il aurait fait valoir une distinction. Le commentaire lie ; le rire tranche. Le rire, disait-il, est une radicalité supérieure à toutes les analyses « parce qu'il anéantit ce qui pourrait encore subsister comme enjeu symbolique, donc comme lien, entre vous et l'adversaire ». Et encore : « l'ironie sépare. Tout cela est excellent pour la santé. » Son critère n'aurait pas été le silence mais la séparation, l'écart. L'objection oblige à préciser ce qui distingue le commentaire de la parole qui le dénonce : la différence doit être de nature, et non de qualité, faute de quoi l'on retombe dans la querelle des bons et des mauvais commentateurs.

Ensuite, les remèdes divergent. Les chemins que je cherche dans mon exégèse du monde commenté passent par l'ajout, l'étonnement, le silence habité, une espérance désespérée. Muray ne croyait guère aux sorties : « On ne peut transiger avec le monde contemporain. Il faut le rejeter en entier. » Sa seule espérance déclarée était guerrière : détruire les destructions. Il aurait sans doute regardé toute sagesse du retrait avec la méfiance qu'il réservait aux spiritualités de bien-être. Ce désaccord n'invalide rien ; il situe les choses. Muray est un allié pour le diagnostic et un contradicteur pour la thérapeutique.

Reste une image qui pourrait servir d'emblème à toute entreprise de ce genre. En juin 1980, il projetait un grand ensemble romanesque, *Le Genre humain*, dont les volumes se seraient appelés *Container 1, 2, 3*. Il s'agissait, écrivait-il, de « tenter de conserver, au milieu de la tempête, au milieu du désastre général, du déluge, les différents objets de la mémoire menacée, c'est-à-dire de leur donner une forme ». Une arche contre la submersion. Il ne l'a jamais écrite. Mais c'est peut-être la tâche qu'il nous a laissée.

Patrick Corneau

Les citations et les éléments biographiques proviennent du dossier « Indispensable Muray » de la *Revue des Deux Mondes* (octobre 2026). Principales sources des citations de Muray : *Ultima necat I* (Les Belles Lettres, 2015) ; *L'Empire du bien* (Les Belles Lettres, 1991) ; *Après l'Histoire* (Les Belles Lettres, 1999-2000) ; *Exorcismes spirituels IV. Moderne contre moderne* (Les Belles Lettres, 2005) ; *Festivus festivus* (Fayard, 2005).